

Le Crime

Nouvelle de Théo Dalès

Assassiné.

Elle l'avait assassiné.

On n'assassine pas quelqu'un sans une véritable raison, un mobile, quelque chose d'incontournable, quelque chose qui nous empêche d'aller plus loin, qui bloque et donc qu'il faut détruire. Le meurtre est une question de survie pour l'assassin ! Or cette femme semblait suivre une trajectoire tranquille comme quelqu'un qui ne poserait aucune question sur l'existence, quelqu'un de simple, simplement heureuse. Mais peut-être vivait-elle ainsi depuis le meurtre, précisément. Libre. Enfin libre.

J'étais tombé sur sa vie comme une mouche dans la soupe. Nous étions dans le grand hall des Galeries Lafayette, au moment où elle allait succomber au charme d'une bague finement diamantée. La vendeuse, tout de Shalimar, agitant ses poignets enguirlandés au-dessus des passants, tentait l'estocade.

- Êtes-vous au courant des promotions spéciales que nous vous offrons pour les fêtes ?

- Ah, non.

- Il s'agit de coffrets de deux ou trois produits que nous faisons à un prix très attractif. Par exemple, avec cette bague, vous pouvez emporter ce magnifique "carré" pour 425 francs seulement. Le tout évidemment...

Hélène était sans doute de ces gens que le monde ne rebute pas, qui n'ont rien à reprocher à une société qui répond pleinement à leurs désirs. Qu'il soit contemplatif ou possessif ! Elle vivait comme un poisson dans son bocal. Un poisson bleu. Du moment qu'on lui donnait à manger et que l'on renouvelait l'eau de temps en temps... Elle n'avait pas l'intention d'acheter quoi que ce soit mais je la sentais satisfaite de cette civilisation du déballage. Papillonnant de stand en stand, posant un regard capricieux sur tout ce qui brillait, elle n'hésitait pas à faire ouvrir les plus secrètes collections que les vendeuses gardent d'ordinaire pour les clientes d'un autre rang.

- Non, ce n'est pas ce que je cherche, finissait-elle par dire, laissant la vendeuse s'aigrir dans son pressentiment.

Puis elle rebondissait vers d'autres luminosités inutiles avec la même satisfaction impénétrable d'avoir touché au réel.

Elle habitait un petit deux pièces de la rue Saint-Georges. Ce soir-là, poussant péniblement la porte, les jambes lourdes, jetant son manteau sur le premier

dossier venu, perdant ses escarpins sur la moquette, dégrafant sa jupe en même temps qu'elle enfonçait dans un équilibre aléatoire le bouton de mise en marche de la télévision, elle avait fini par s'effondrer sur le canapé, chaussettes de laine repliées sur les chevilles et verre de lait aux lèvres. Elle soupirait de bonheur.

Mais elle avait tué.

Qui ? Pourquoi ? Je ne le savais pas encore. Je ne savais pas non plus pourquoi on m'avait jeté sur elle avec cette mission chimérique et cruelle de répondre à ces questions. En la voyant ainsi vautrée sur ses coussins, riant nerveusement des mimiques d'un animateur déjanté, je ne pouvais pas croire qu'elle ait commis un crime. Ce ne fut que bien plus tard, deux ou trois jours peut-être, devant le spectacle de quelques larmes dans le miroir des toilettes jouxtant la salle de rédaction où elle travaillait que j'admis l'hypothèse.

Seule, à l'abri dans cette inexistence carrelée des toilettes désodorisées, elle avait craqué. Alors que les policiers venaient à peine de quitter la salle de rédaction, encore momifiée de leur irruption tapageuse. Elle posa son front sur le miroir et deux larmes glissèrent du coin des paupières. Les interrogatoires avaient sans doute ouvert de bonnes perspectives, peut-être dévoilé un suspect, pas encore un nom mais certainement une silhouette. Une silhouette élégante, presque raffinée, un tailleur d'été bleu-clair et des escarpins sonnants. J'aurais pu leur souffler un visage sinon beau du moins agréable, agréablement maquillé tout au moins, sous une belle chevelure presque blonde et un petit quelque chose dans le regard qui transpirait le doute. Mais ce dernier point ne devait pas échapper à l'inspecteur, le caractère confus du futur suspect était une évidence. Il faut souffrir d'un certain déséquilibre pour oser passer à l'acte. Avoir quelque part en soi une seconde existence. Une planète obscure gravitant autour de son étoile.

Moi, je savais qu'il s'agissait d'Hélène ; les policiers, eux, connaissaient la victime. Restait à faire le lien, tracer le mobile. Les deux extrémités définissaient le coupable comme deux piles d'un pont son tablier. Je n'avais pas la possibilité de fouiner dans les dossiers de la PJ et eux semblaient incapables d'esquisser le moindre contact avec moi. Il me semblait que je n'existais pas. Seule Hélène savait donc. Elle savait aussi probablement que les griffes de la vérité se referment toujours sur les coupables et, sans doute, l'expectative l'effrayait au plus haut point bien que sa raison l'en protégea.

En l'observant ainsi jour après jour dans les moindres recoins de son existence, je parvins peu à peu à me faire une idée de celui qui avait pu être sa victime. L'inspecteur avait parlé d'un homme lors de l'interrogatoire : d'un homme d'une quarantaine d'années, journaliste, apparemment coté à la bourse des futilités parisiennes, à la vie débridée, célibataire... Elle en avait été amoureuse évidemment. Une déception, dès lors... Une jalousie peut-être...

Hélène n'avait qu'une seule amie : Françoise, une rescapée de ses années lycée barbotant en proche banlieue dans une mer de mômes. Institutrice ou responsable de crèche, quelque chose comme ça. Leur relation se limitait à quelques coups de téléphone hebdomadaires et parfois un après-midi musée, rarement le week-end. Mariée sans doute, mère en tout cas. Le premier lundi qui suivit mon parachutage dans la vie d'Hélène, les deux copines se retrouvèrent pour un "resto-ciné", place Clichy. Il pleuvait, la rue puait les gaz d'échappement assaisonnés d'un relent de merde de chien humide et les deux filles riaient comme des bienheureuses. Je ne savais pas précisément ce que je faisais là sur l'épaule d'Hélène, ni même si elle était sensible à ma présence, mais une chose était sûr : ce que sentait son nez, je le sentais, ce voyaient ses yeux, je le voyais. J'étais en elle comme sa propre conscience. Incidemment, beaucoup de choses m'échappaient au-delà de son angle de vue. Ainsi, je ne verrais l'arme du crime que lorsqu'elle la tiendrait dans ses mains, la victime que lorsqu'elle regarderait son portrait... Cette dépendance était une frustration exaspérante qui m'aurait amené à la folie si je n'avais pu aussi entendre par ses oreilles et deviner ses pensées. On mésestime trop souvent la portée des mots. Les paroles, plus encore que les images, indiquent le véritable sens d'une trajectoire, parce qu'il y a le son, les intonations. En l'occurrence, ce qui faisait rire Françoise et son amie, devant leur salade au chèvre chaud n'avait rien d'hilarant :

- Ils sont persuadés qu'il s'agit d'un crime passionnel, disait Hélène, parlant de l'inspecteur et de son acolyte. Ils ont emporté la mère Galène en garde à vue ! Tu aurais vu sa tête !

Et elles riaient de plus belle.

- Pauvre Galène, surenchérisait Françoise, elle n'a pas besoin de ça.

Galène, Galène... Le nom me disait quelque chose. J'avais connu une Galène du temps où ma pièce "Le sang des assassins" était jouée au théâtre Marigny. Une critique... Oui. Oui, cela me revenait désormais : une critique féroce nous avait jeté l'un contre l'autre jusqu'à nous emboutir. Chambre 107, l'hôtel de Gascogne. Que s'était-il passé ensuite ? La mémoire me manque... Ma mémoire s'effaçait curieusement. La maladie de Charcot... La rançon paraît-il des intellectuels !

Hélène, elle aussi, nourrissait quelque égarement pour l'écriture. Il était question d'une employée de crèche amoureuse d'un enfant... Les extraits affichés par l'ordinateur n'étaient pas suffisamment explicites mais la proximité de Françoise et ses paroles de poule pondeuse me permettaient d'extrapoler en toute confiance. Une histoire de femme, écrite dans un style percutant, saccadé, violent, de ceux qui font fureur aujourd'hui sous l'étendard d'une modernité rebelle, post-MLF. Les magazines pour jeunes carnassières aux ongles tranchants raffolaient de ces néo-féministes lesbo-végans prêtes à tout pour pulvériser le monde des hommes. Ce qu'écrivait Hélène chaque matin à son bureau au milieu de la bouillonnante salle de rédaction n'avait par contre

rien de fascinant. A moins de trouver dans ce néant quelque fascination nihiliste ! Elle passait ses journées à taper, avec l'énergie mécanique d'une androïde, des récits d'accidents routiers ou d'immigrés clandestins refoulés aux frontières. Je comprenais aisément son désir d'excentricité, de folie, d'immoralité... Et je n'étais pas loin de penser que l'esthétique était né précisément de cette banalité naufrageante. Par réaction. Comment n'avait-elle pas eu l'idée de proposer ses textes à une maison d'édition ? D'ordinaire, et j'en parle en connaissance de cause, les jeunes auteurs pêchent par excès de prétention. Nous croulions à l'époque, chez Gallimard, sous les émois néo-lubriques d'apprenties lolitas, les pensées sauvages de jeunes post-révolutionnaires réinventant la paresse, les piles vertigineuses de recueils invendables ou les pavés aventureux des arrière-petits-neveux du dernier des Dumas. Quand un texte comme celui entrevu sur le moniteur d'Hélène nous tombait sous les yeux, nous lui faisons une place, aux dépens, parfois de quelques autres moins bons mais pas totalement mauvais. Il y avait dans ce que j'avais lu de quoi alerter les critiques, les "mag", les associations de lecteurs et pourquoi pas la télévision ou la radio. Hélène manquait-elle de confiance en elle ou alors... elle ne voulait tout simplement pas publier.

Elle ne consacrait d'ailleurs qu'un temps marginal à l'écriture ce qui me laissait penser qu'elle avait déjà été échaudée par une première expérience. Cela n'avait peut-être rien à voir avec ma mission - quelle était-elle au juste ? - mais mon passé littéraire m'incitait à m'intéresser davantage à cette facette d'Hélène plutôt qu'aux autres que je jugeais plus futiles. J'essayais de confirmer mon intuition en fouinant sur les étagères de l'appartement à la recherche d'une trace d'un premier avortement mais rien, aucun souvenir, aucune stèle, ni le moindre cénotaphe de carton pâte ne me donnait raison. Il semblait qu'elle écrivait là son premier roman.

Pourtant je l'entendis confier un jour à son amie son désir de récupérer un texte "dans son bureau" !

- Tu es folle ! avait hurlé Françoise, c'est le meilleur moyen de te faire pincer !

- Et s'ils le trouvent ? avait continué Hélène.

- Et alors ? De toute façon, il n'a rien gardé. C'est obligé. Personne ne garde la preuve d'un crime chez lui, soit réaliste.

A l'époque de cette conversation, Hélène traversait une sorte de crise d'angoisse. Nicole Galène était sortie de sa mise en examen sans inculpation et les policiers rodèrent à nouveau dans la salle de rédaction. Il semblait que cette salle eut un rapport assez direct avec le crime. Le lieu du crime peut-être ? Non. L'inspecteur avait parlé d'une chambre d'hôtel. Un message plutôt. Un message imprimé ici par l'une des imprimantes sur un papier particulier, un papier filigrané à la marque du journal... Une centaine de personnes travaillaient ici, parmi lesquelles se trouvait l'assassin, Hélène. Cela n'allait pas être simple de la démasquer.

Tout devint plus clair pour moi, le matin où l'inspecteur Bourdin, c'était son nom, débarqua dans l'appartement d'Hélène, suivit d'un chien de garde en uniforme.

- Mademoiselle Hélène Proust, vous êtes en état d'arrestation. Veuillez nous suivre.

Bourdin n'avait que des soupçons, évidemment. Il tentait un coup de force, songeant sans doute qu'Hélène craquerait sous la pression, après une nuit en cellule commune devant les visages dépravés des "ratissés" de la veille. Pendant la garde à vue, il invoqua un message laissé par la victime sur son ordinateur de bureau. Un message qui l'accusait, elle, comme si son auteur s'était douté de ce qu'elle préméditait. Elle ne semblait pas plus impressionnée qu'un poisson de rivière devant un hameçon. Elle ne paniquait pas. Le temps de l'émotion post-traumatique était révolu.

- Nous sommes au courant pour le manuscrit, tenta-t-il.

- De quoi parlez-vous ?

Hélène se révélait dans l'adversité comme ces femmes invisibles en temps de paix que la guerre enflamme. Je la sentais féroce, déterminée... Comment imaginer qu'elle fut la même que celle qui avait pleuré dans les toilettes lors de la première visite de l'inspecteur.

- Vous avez remis à madame Galène un manuscrit qu'elle devait soumettre à son... à son amant. Vous connaissiez la relation amoureuse qu'elle entretenait avec monsieur Amarto.

- Quoi !

Ce n'était pas Hélène qui avait crié mais moi ! Que venais-je faire dans cette galère ? Pourquoi Bourdin parlait-il de moi, Amarto ? Pourquoi évoquait-il cette malencontreuse nuit, un triste soir de décembre, triste à mourir entre brouillard et neige fondue, passée dans les bras de Nicole Galène ? Cette histoire était vieille de mille ans ! Et puis ce manuscrit...

- Je n'ai jamais écrit de manuscrit, protesta Hélène. J'essaie, je n'y arrive pas, je n'ai pas la patience. Galène s'est trompée de fille, ce n'est pas moi.

- Le problème mademoiselle Proust, c'est qu'elle a lu votre manuscrit. Et qu'elle a lu aussi le dernier livre de monsieur Amarto. Comme vous sans doute.

- Et alors, c'est un très bon livre.

- Bien sûr. Mais c'est votre histoire !

J'étais éberlué. Moi, Amarto, j'aurais volé le sujet d'un roman à cette gamine ? Pour qui me prenait-il ? Des gifles, oui ! Répondez-lui Hélène ! Dites-lui ! Enfin, ne laissez pas cet idiot asséner de telles sottises !

- Ce serait beaucoup d'honneur, monsieur l'inspecteur, dit calmement Hélène, personne n'est jamais arrivé à lire ce que j'écris.

- Vous écrivez donc.

- J'essaie, je vous l'ai dit.

- Mais il vous a volé. Vous auriez pu être éditée, vendue à des centaines de milliers d'exemplaires comme lui, probablement arrêter votre travail de secrétaire...

- Si tel avait été le cas, j'aurais simplement porté plainte pour toucher un pourcentage sur les ventes.

- C'est peut-être ce que vous vouliez. Mais la colère... Qui peut dire ce que nous ferions dans un coup de colère, mademoiselle Proust ?

Assassiné ! Moi, Amarto ! J'ai été assassiné ! Moi ? Je suis donc mort. Hélène Proust m'a assassiné et je suis là, collé à elle sans pouvoir m'en défaire...

- Vous avez obtenu un rendez-vous avec lui, continuait l'inspecteur. Vous avez tenté de négocier, il a refusé, vous l'avez tué.

- Ben voyons. Montrez-le moi ce manuscrit, je suis curieuse de voir ce que j'ai pu écrire.

- Vous l'avez détruit, pas de trace !

- Évidemment. J'écris un livre remarquable, je le remets à une journaliste et j'assassine l'homme qui le plagie, c'est limpide. Seulement il n'y a pas l'ombre d'un manuscrit, aucune plainte, aucune lettre, rien ! Vous pourriez ajouter que j'étais sa maîtresse pendant que vous y êtes !

Hélène avait raison. Cet inspecteur déraisonnait : quelles preuves avait-il ? A peine l'esquisse d'une présomption. Mais moi... Moi, je savais qu'Hélène avait tué. Ce n'était pas possible, je délirais. J'étais sur un lit d'hôpital, dans le coma, que sais-je ? Je cauchemardais ! Mon dernier roman, peut-être, qui résonnait dans ma tête ? Il faudrait arrêter les somnifères, ces médicaments sont désastreux. Ou alors... Oui, quelqu'un me parlait, me lisait une histoire... Je réagissais avec le peu de neurones actifs qui me restaient. Un délire... C'était juste un délire. J'avais eu un accident. J'allais me réveiller. Cette salope, cette garce, cette paumée névrosée, rongée par une schizophrénie foudroyante, n'avait pas pu m'assassiner, ce n'était pas possible, pas moi, pas Amarto !

Mais j'étais là, sur son dos, depuis des jours et des nuits, jusqu'aux moindres recoins de ses agissements. Pour quoi ? Pour comprendre, sans doute. Ou peut-être pour juger, pour sanctionner... Je n'étais plus rien. Hélène elle-même semblait m'ignorer. Je n'existais plus sinon dans le fantôme de Bourdin. Mais je voyais, j'entendais, j'analysais... C'était donc ça, la mort.

Hélène rentra chez elle après une vingtaine d'heures passées au poste de police. Elle n'avait pas cédé, rien dit qui puisse étayer les soupçons de l'inspecteur, elle était libre. Elle attendit tout de même d'être chez elle, porte

fermée à double tour, pour libérer l'énorme pression de l'interrogatoire. Le dos lourdement collé à la porte d'entrée, soupirant longuement, elle prit son visage entre les mains et éclata d'un curieux rire à la fois forcé et triomphant. Un rire détestable qui me fit la détester davantage encore. Son premier geste fut de se jeter sur le téléphone : elle commença un numéro avant de se figer dans une attention extrême comme si elle suspectait une présence. Elle raccrocha, s'écarta lentement, le regard aux aguets, fit le tour de la pièce sur la pointe des pieds, observant chaque meuble, chaque objet, le plafond même, puis accroupie dos au mur, les doigts sur la bouche, plongea dans une réflexion aiguë qui la projeta hors de chez elle.

Elle appela son amie d'une cabine de rue après avoir traversé la moitié de la ville d'un pas rapide.

- Je crois que je suis sur écoute, lui confia-t-elle aussitôt.

- Tu n'as rien dit pour le manuscrit ? s'inquiéta Françoise d'une voix mal stabilisée.

- Non, ils ne l'ont pas, il a tout détruit.

- Je te l'avais dit.

- Mais bon, je pense qu'ils ne vont pas me lâcher.

- Continue à vivre normalement, ne fait rien que tu ne ferais pas en temps normal. Dans les romans les criminels se font toujours pincer parce qu'ils cherchent à revivre leur crime.

- Ne t'inquiète pas, c'est la dernière fois qu'on en parle. Le mieux c'est même d'arrêter de s'appeler et de se voir tant que l'enquête me tourne autour. Si par hasard ils t'interrogent sur moi dis leur que ce que j'écris c'est nul et que je n'ai jamais fini un roman.

Françoise acquiesça d'un borborygme anxieux.

- Invente une histoire, continua Hélène, dis leur que je suis une rêveuse, que je suis paresseuse, que je passe mon temps devant la télé et que si j'écris c'est pour me donner l'air de... enfin tu trouveras bien, je te fais confiance !

Les deux amies se séparèrent sur un ultime claquement de ligne. Elles ne se reverraient que bien plus tard, neuf mois exactement, quand l'enquête serait classée. L'inspecteur Bourdin n'interrogea jamais Françoise, faute de deviner l'amitié qui liait les deux jeunes femmes. L'enjeu sans doute l'empêchait de prendre son temps. J'étais célèbre, les médias réclamaient un coupable, il fallait faire vite.

Hélène n'était pas à proprement parler une belle femme. Élégante, oui, dans son uniforme de secrétaire, bien maquillée, bien coiffée, elle était désirable autant que n'importe quelle femme moderne que la sophistication embellit. Je ne l'ai jamais vue avec un homme. Ni aborder un homme ni accepter une

invitation. Dans le roman qu'elle écrivait l'héroïne était une homosexuelle qui détestait les mâles d'une façon quasi viscérale :

"... avachi sur les bourrelets de son canapé, bondissant et hurlant à chaque accélération, même à soixante-dix mètres du but adverse, de ces coureurs de ballon survitaminés, il m'apparut tel un chien béat face à un os de plastique. Un profond désir, lesté de ce qu'il faut de colère, envahit mes veines pour ne plus faire de mon cerveau qu'une boule de brouillard noir peuplé d'êtres sordides aux yeux rougis et aux dents affûtées. Je claquai la porte sans émouvoir le moins du monde la foule en délire qui saturait depuis plus d'une heure mon appartement, emportant au-delà de mes désillusions un homme que j'avais eu l'imprudence de m'attribuer. Je songeai déjà aux joues douces d'Adrienne, à ses mains tentaculaires qui m'envelopperaient bientôt le visage, à ses baisers volatiles, à ce corps à la fois protecteur, chaud et lisse, dont j'étais sûre de ne jamais me lasser... Mais que faisais-je encore au côté de ce pithécanthrope mal décoffré, assoiffé de bruit, fier de ses orteils et désespérément heureux ? "

Si elle n'était pas une homosexuelle, elle en prenait le chemin. Disons qu'elle y pensait comme à une éventualité jouissive... Enfin, peu importait. La seule conséquence de cette vie sexuelle imaginaire, c'était qu'elle voyait peu de monde, donc qu'elle parlait peu, donc qu'elle dévoilait peu d'indices qui puissent affirmer qu'elle m'avait assassiné moi et pas un autre. De mots qui manquaient cruellement à l'inspecteur Bourdin.

Le surlendemain de sa libération, Hélène rencontra au journal un jeune homme, lunette, cravate, costume taillé à l'ancienne, spécialisé dans les questions informatiques. Un informaticien sans catogan et vieille barbe ! Elle avait une crainte sur les capacités de mémoire de sa machine, disait-elle, non pas que cette dernière put oublier des données mais au contraire qu'elle en conserva trop !

- Oui, bien sûr, répondit le passionné, le disque dur ne s'efface jamais complètement, ce ne sont que les noms des fichiers ou des répertoires que l'on supprime. Le reste, les documents, les données sont recouvertes chaque fois que tu sauvegardes d'autres fichiers mais il reste toujours des petits bouts ici ou là qui ne sont jamais recouverts.

- Alors, on peut toujours retrouver des traces d'un travail.

- Pratiquement toujours. Bon, il y a une technique pour ça, je peux te l'expliquer mais c'est un peu compliqué...

- Et si je veux tout effacer, qu'il ne reste rien ?

- Tout le disque ?

- Oui.

- Alors, le mieux c'est d'enregistrer ce que tu veux garder, sur un disque externe par exemple, et ensuite de formater celui de l'ordinateur.

- Écris-moi tout ça bien comme il faut, c'est pour chez moi !

Le soir même, Hélène vida son ordinateur. Tout ? Non. Il est extrêmement difficile de noyer son propre enfant. Enfin quand on est normalement constitué. Elle prit soin auparavant de transférer son roman sur une clé USB. Ses romans devrais-je dire, il y en avait deux. Dont le mien. Enfin, celui qu'elle titrait "Les monts d'Arcole" et que j'avais publié en début d'année sous le titre "Les chemins d'Arcole". C'est du moins ce que j'avais pu comprendre avant qu'elle ne cherche l'endroit le plus judicieux à son enfouissement.

Après un temps d'observation, elle avait choisi le support du lustre vissé dans le lattis du plafond. Patiemment, grimpée sur la table de la cuisine, elle dévissa les deux vis puis glissa le tube de plastique dans le trou que masquait la soucoupe rococo de l'espèce de candélabre retourné.

"Les monts d'Arcole" m'était tombé sous les yeux sans titre, par morceaux, un récit complètement déstructuré, mal écrit, sans style. C'était l'un de mes assistants, un certain Bertrane, André Bertrane, qui me l'avait fourni. Galène, elle, n'avait rien à voir dans cette histoire. André travaillait avec moi depuis des années, il était chargé de récolter des données sur un sujet, de préparer un premier jet, une structure. Les médias appellent cela un "nègre", moi je dis que sans assistant il est impossible d'écrire un roman historique digne de ce nom. C'est à dire avec de vraies références, des personnages crédibles et sans erreur de chronologie. Mon travail aux éditions Gallimard ne me permettait pas de passer des journées entières dans les bibliothèques ou même de voyager sur les lieux cités, de visiter les sites, d'interroger les témoins. André, lui, était payé pour cela. Au printemps il m'avait apporté un premier chapitre sur une histoire que je ne lui avais pas commandée.

Nous étions en novembre 1796, quelques jours avant que Bonaparte lance ses troupes sur l'armée Autrichienne. Le sujet semblait intéressant. André proposait une structure chronologique simple, comme il avait l'habitude de le faire ai-je envie de dire. Il me restait à organiser une narration dynamique, empreinte de mystère, avec ce qu'il faut d'ellipses et de flash-back... Mon style ferait le reste.

Se pouvait-il qu'Hélène en soit l'auteur ? Et comment, dans ce cas, André aurait-il pris possession du manuscrit ?

Quelques jours plus tard, un samedi matin, l'inspecteur Bourdin débarqua à nouveau dans l'appartement d'Hélène.

- Commission rogatoire ! trancha-t-il tandis qu'Hélène lui ouvrait la porte.

Un nouvel acolyte, en uniforme de cinéma celui-la, se jeta sans détour sur l'ordinateur dont il tritura la mémoire une bonne heure durant.

- Rien. Le disque a été formaté il y a peu. Trois jours, finit-il par dire.

- Alors ? demanda l'inspecteur en fixant la jeune femme emmitouflée dans son peignoir.

- Alors quoi ?
- Qu'avez vous fait des fichiers ?
- Quelles fichiers ?
- Bon. Puisque vous préférez vous taire...

Les deux policiers se lancèrent dans une fouille en règle : armoire vidée, moquette soulevée, pots de fleurs renversés, avec toutes les mimiques possibles quand une main hasardeuse tombait sur un porte-jarretelle, une boîte de préservatifs (ce qui me laissa perplexe quant à l'homosexualité d'Hélène) ou un roman de Barbara Cartland.

- Le plafond ! hurlai-je, la lampe ! Là ! Dans le plafond !

Personne ne m'entendait évidemment. J'étais mort. J'aurais voulu faire trembler le lustre, craquer le plâtre, un signe quoi, tout était là, juste là ! Pas sous la moquette, non ! Soudain l'ampoule se mit à grésiller, lança quelques appels de détresse et succomba brutalement. Hélène devint blême. Bourdin qui l'observait demeura un instant songeur, puis ses pupilles tracèrent dans le vide la trajectoire volatile esquissée un court instant par le regard anxieux de la jeune femme. Il s'arrêta sur l'ampoule trépassée puis revint plomber la jeune femme qui semblait se fondre au décor, comme absorbée par le mobilier.

- Tournevis Paul !

Hélène comprit tout de suite l'étendue de sa malchance. L'interrogatoire qui suivit, au commissariat, prit une forme nettement plus contraignante que le premier. Quelqu'un de la salle de rédaction avait rapporté son échange avec l'informaticien. Un indic. L'informaticien lui-même peut-être, mais je songeais plutôt à Galène. Galène, à qui Hélène admit finalement d'avoir remis son manuscrit.

- J'ai vu dans un magazine qu'ils étaient amants, avait-elle soufflé en fin de course.

Une seule nuit dans un hôtel minable, corrigeai-je à son oreille. Nicole Galène... Alors c'était elle. Elle avait sans doute remis le manuscrit à André par commodité, elle aussi fréquentait les bibliothèques. Était-ce possible qu'elle et lui... Non. Élocubrations. André ne l'avait rencontrés qu'une ou deux fois, guère plus, peut-être lors des cérémonies que Gallimard organisait pour les sorties de mes romans mais... Non, savait-elle qu'André travaillait pour moi ? Je le présentais toujours comme un ami proche, jamais comme un collaborateur.

- On vous trouvera des circonstances atténuantes, disait Bourdin. Avec un bon avocat, vous vous en tirerez à moins de dix ans. La caisse de vin, c'est vous, n'est-ce pas ?

- Non.

- Évidemment, c'est le pape. Où étiez-vous la semaine du 17 novembre ?

- Chez moi, au travail...

La caisse avait été envoyée des environs de Gaillac, un vin excellent : un Ondenc de premier choix. Un vin qui avait la particularité d'être vendu en bouteilles de cinquante centilitres, ce qui restreignait de fait le nombre des convives... Au cas où du curare viendrait inopinément s'y mêler. J'aurais dû m'apercevoir que le bouchon avait été changé. Je m'en serais aperçu si, comme tous les hommes de ce pays, j'ouvrais moi-même les bouteilles mais c'était elle qui l'avait fait. Le tête à tête de l'Excelsior avait tourné au film d'horreur. J'étais mort avant même de lui faire l'amour. Pauvre femme. Je ne connaissais même pas son nom. Ginette, je crois, une lectrice, une adoratrice...

- Vous avez un complice, forcément, concluait Bourdin. C'est tellement facile d'intercepter un paquet, de le remplacer par un autre.

- Allez-y, faites-le, essayez une seconde de prouver ce que vous dites !

Hélène était touchée mais elle ne s'avouait pas vaincue, elle continuait à se rebeller malgré tout.

Et si c'était Galène qui avait tout manigancé ! Elle aussi avait une bonne raison d'introduire du curare dans l'Ondenc : la haine. Galène n'était peut-être pas jalouse, elle avait d'autres amants mais elle ne supportait pas ma notoriété et mon succès. Pour des romans de magazines, disait-elle. Peut-être avait-elle tenté elle aussi l'aventure narrative mais sans succès. Elle s'était sentie humiliée, j'avais couché avec elle sans l'aimer. Alors elle s'était servie d'André. Peut-être l'avait-elle séduit ? Lui aussi avait une certaine rancœur contre moi, l'homme de l'ombre, celui que la rampe ignore, le souffleur... Mais pas Hélène. Comment aurait-elle fait ?

- Connaissez-vous Françoise Davout ? Demanda l'inspecteur.

Pas de réponse. Hélène encaissa le coup sans le moindre signe de panique.

- Nous savons que Françoise Davout était en vacances dans le sud ouest du 11 au 17 novembre. Curieuse coïncidence n'est-ce pas ? Votre meilleure amie. Si je vous dis qu'elle est dans la pièce à côté et qu'elle a avoué avoir envoyé la caisse de vin. Une caisse que vous aviez préparée à l'intention de monsieur Amarto.

La jeune femme restait silencieuse. Elle était sûre que Bourdin mentait et trouvait même assez drôle de le laisser s'enfoncer dans son mensonge.

- Vous n'allez pas laisser votre amie payer à votre place ! Elle n'est que votre complice ! Dites-le bon dieu ! Assumez !

Bourdin s'énervait. Hélène le dévisageait par moment avec un sourire compassionnel qui le faisait bouillir. L'interrogatoire aurait pu durer toute la nuit, elle ne céderait pas. Pourtant il la savait coupable, il aurait aimé la faire craquer, l'amener par ses arguments, par la stratégie, à se rendre, à abandonner le combat sans avoir à requérir une arme qu'il savait destructrice.

Car il disait la vérité. Françoise avait parlé. Il reprit une nouvelle fois le récit à son point de départ, patiemment, cuisinant Hélène sur les moindres détails de son existence mais chaque fois elle répondait avec la même simplicité, la même assurance, comme une élève docile que la répétition ne répugne pas. Vers deux heures du matin, à bout de souffle, Bourdin comprit qu'il ne gagnerait pas.

- Vas la chercher, souffla-t-il au bord du gouffre à un de ses collègues.

Françoise apparut dans l'encadrement de la porte, le visage défiguré par des sillons de larmes séchées, la silhouette laminée par la charge, maintenue debout à grand peine par l'un des inspecteurs.

- Qu'est-ce que vous en pensez ?

La voix venait d'ailleurs, de derrière moi. Hélène avait disparu, j'étais dans mon bureau, la nuit, la maison était silencieuse, apparemment déserte. Je me retournai : un homme d'une soixantaine d'années se tenait là, dans l'embrasement de la fenêtre, jetant un regard passif sur la ville endormie.

- Qui êtes-vous ? m'inquiétai-je.

- Peu importe, ce n'est pas le problème.

- Vous êtes chez moi ! m'offusquai-je, c'est quand même un léger problème, non ?

- Chez vous ou ailleurs... Cela n'a plus guère d'importance. On m'a envoyé pour vous aider, vous étiez ici.

- Qui on ?

- Les autres. Nous voulons nous assurer que tout se déroule correctement, que vous compreniez bien la situation, que vous ne fassiez pas de crise comme il en arrive parfois après les morts violentes, les accidents, les meurtres... Il semble que vous soyez calme.

- Les morts ? Vous êtes...

- Depuis quinze ans maintenant.

- Merde.

Un ange entra par la fenêtre et disparut dans la cuisine.

- C'est beau ici, constata l'homme d'un ton d'une immense tendresse.

- Les autres... Où sont-ils ?

- Ici, partout, n'importe où, nulle part. Nous allons les rejoindre dès que vous serez prêt.

- Prêt ?

- Que vous aurez admis les faits.

- Mais non, je n'admets rien, elle m'a assassiné ! Elle m'a assassiné alors que je n'avais rien fait !

- Mauvaise conjoncture.

- Il faut qu'elle paye ! Je veux qu'elle paye ! Qu'elle meurt elle-aussi, pourquoi pas ?

- C'est la justice des hommes, pas la nôtre. Et je doute qu'ils aillent jusqu'à cette extrémité. Peu importe. Vous êtes mort, la vie ne vous regarde plus. Vous pouvez rester ici, observer qui vous chante, continuer à côtoyer les humains ou passer à autre chose. Honnêtement, je vous conseille la seconde solution.

- Alors c'est fini ?

- Pas tout à fait... Venez, il vous reste à revivre votre vie.

L'homme était affable, sa voix semblait sincère, le ton était d'une infinie douceur, je n'eus aucune peine à le suivre. Les misères humaines qui m'avaient fait vivre tant d'années s'estompèrent peu à peu de ma mémoire, j'oubliai les noms, les visages, André, Nicole, Hélène... Tout cela n'avait plus aucune importance.